
Journal d'une femme insomniaque de Rachid Boudjedra
Mythe, corporalité et transgression. Vers une nouvelle sémiosphère
du corps ?

Journal of an Insomniac Woman by Rachid Boudjedra: myth, corporeality,
and transgression. Towards a new semiosphere of the body?

Sabrina TOUNES-YAMOUNI¹

Laboratoire de recherche LAILEMM
Faculté des Lettres et des Langues
Université Abderrahmane Mira de Bejaia, 06000 Bejaia | Algérie
sabrina.tounes@univ-bejaia.dz

Souhila OURTIRANE-RAMDANE

Département de Langue et de Littérature françaises
Faculté des Lettres et des Langues
Université Lamine Debbaghine, Sétif2, 19000 Sétif | Algérie
souhila.ramdane@yahoo.fr

Résumé : *Cet article se veut une étude de la relation de l'écriture /réécriture du mythe de Sisyphe et l'écriture du corps dans Journal d'une femme insomniaque de Rachid Boudjedra. Ce texte dessine les contours d'un corps assailli, mais d'une jouissance insoupçonnée. Mettant en valeur le récit d'un corps désirant cicatriser une plaie-encre lieu d'une sémiosphère où les morceaux de chairs défient la finitude. En fait, Journal d'une femme insomniaque est d'une constellation textuelle et mythique où émerge une nouvelle vision de l'intime et du collectif, du textuel et de l'organique.*

Mots-clés : *Mythe, réécriture, corporalité, sémiosphère, identité*

Abstract: *This article aims to study the relationship between the writing/rewriting of the myth of Sisyphus and the writing of the body in Rachid Boudjedra's 'Journal of an Insomniac Woman.' This text outlines a besieged body, yet one of unsuspected pleasure. It highlights the narrative of a body longing to heal a wound—ink as a place of a semiosphere where pieces of flesh defy finiteness. In fact, 'Journal of an Insomniac Woman' is a textual and mythical constellation where a new vision of the intimate and the collective, the textual and the organic, emerges."*

Keywords: *Myth, rewriting, corporeality, Semiosphere, identity*



¹ Auteur correspondant : SABRINA TOUNES-YAMOUNI | sabrina.tounes@univ-bejaia.dz

Chez Rachid Boudjedra, l'écriture retrace une interconnexion au corps, à ses somatisations, à ses supplices et à ses censures. Ecrire équivaut à donner une naissance physique au corps pour le transfigurer en espace sémiotique constamment déchiffrable sous le signe de l'hybridité et de la déconstruction.

À travers ses œuvres circulaires où les affects, les intrigues décousues et fragmentaires, la prolifération des monologues, des descriptions hyperboliques et des thématiques transgressives sont la promesse d'une écriture innovante, Rachid Boudjedra signe non seulement sa rébellion et sa distinction sur la sphère littéraire, mais invente une écriture masculine qui développe une extrême empathie avec les ressentis féminins. Cela étant, *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra à l'instar d'autres œuvres du même auteur, déplie la question de l'écriture somatique du corps - quand les mots en font défaut - traduisant ainsi toute la problématique sisyphienne de l'éternel recommencement et de l'absurdité de la condition humaine.

En fait, dans une narration extrêmement digressive, *Journal d'une femme insomniaque* livre l'expérience douloureuse d'un corps qui se situe dans le flux des tabous de tous genres. Son écriture nimbée par les métaphores des liquides et tissée dans le creux d'une temporalité circulaire laisse filtrer la profonde inquiétude d'un corps qui se profane dans l'exigence de la création romanesque. Tel un Sisyphe confronté à l'incommunicabilité du monde, l'univers romanesque de *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra traduit la nausée de l'effort à travers la recherche obstinée du sens dans un monde chaotique. Ce qui trace un caractère inédit à ce roman, c'est sa capacité à donner de la densité langagière aux événements les plus anecdotiques mêlant ingénieusement la factuel et le mythique, le textuel et l'extra-textuel, l'idéologique et le social. De cette manière, il ne reste donc que l'écriture où suinte la peur obsessionnelle du sang comme revanche face à une société hypocrite et phallogocentrique où la féminité et le corps sont promis à un étouffement imminent voire à une folie suicidaire.

Par ailleurs, le corps, tant célébré par la littérature et les arts, s'inscrit dans la binarité finitude et transcendance. Effectivement, on vient au monde avec un corps où se logeraient esprit et pensées et chacun de nous est ce qu'il est dans son corps et devient ce qu'il souhaite être selon l'image qu'il façonne de son corps et ce, en dépit des déterminismes biologiques et culturels. Au cœur de cette réflexion phénoménologique du corps, Rachid Boudjedra confectionne des romans où les personnages franchissent les frontières entre *le corps objet* et *le corps sujet* rejoignant ainsi la conception phénoménologique de Merleau-Ponty. Cela étant, le corps serait consubstantiel au monde pour n'en faire qu'un car les limites entre l'être et l'avoir sont le titre d'une porosité poinçonnée.

Journal d'une femme insomniaque qui est l'objet de notre étude semble aller dans le droit fil de cette réflexion. En fait, ce texte se révèle comme la topographie inédite d'un corps damné, assiégé par la censure, dédoublé, dénudé, mais paradoxalement jouissif mettant en valeur le récit d'un corps désirant cicatrifier une plaie plus grande que la sienne. Une plaie sang-encre par laquelle tout corps pourrait se reconnaître, se purifier, s'exprimer et désincarner plus qu'incarner une blessure béante. Cette écriture diariste met en scène un récit qui ne devrait pas être dit et/ ou écrit et un corps qui se laisse aller et se dévoiler au bout de la douleur narcissique. Cette graphie de ce journal intime où l'insomnie malade permet au sujet une introspection salvatrice se lance dans l'effort désespéré de saisir à vif

l'objet de la douleur, de le partager et de le réactiver à travers des mots justes et percutants. L'écriture est ainsi la promesse invincible d'un étoilement textuel mythique inscrit par le truchement d'un récit tautologique- foyer d'une révolte lancinante- brisant la linéarité et d'un récit névrotique marqué par des configurations répétitives et des *délimitations phrastiques* originales.

Somme toute, *Journal d'une femme insomniaque* offre une nouvelle vision de la corporalité, permet de mieux appréhender la relation entre l'intime et le collectif et revoie à un récit à la poursuite permanente du sens en conflit avec le langage qui peine à le porter. C'est un récit où le corps supplicié, martyrisé et inexpressif cède la place à un corps hybride, naissant et agissant poussant ainsi les limites de la phénoménologie jusqu'à la production d'un texte interrogeant ses propres codes de lisibilité et ce, en se permettant des transgressions de tous genres.

La problématique de notre article questionne les modalités scripturaires de l'expérience somatique du corps dans leur rapport à l'expression du mythe de Sisyphe et au tissage d'un texte transgressif à la lisière de la tradition et de la modernité.

Nous partons du postulat que *Journal d'une femme insomniaque* est le lieu d'une *sémiosphère* d'un corps où les morceaux de chairs combattent incessamment le principe de la finitude et s'offrent des ruptures à la limite de la profanation où débordent névrose et narcissisme. Par le fait, le récit s'inscrit dans le franchissement des frontières et émerge d'une tension permanente entre l'intériorité et l'extériorité.

Dans cette mesure, l'objectif de notre article est celui de révéler comment l'écriture de *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra brosse-t-elle une reconquête du corps et de l'identité féminine et ce, en imposant son propre champ littéraire et en subvertissant les cadres établis pour assurer sagement une articulation originale entre la tradition et la modernité, le conventionnel et l'inédit ?

Afin d'éluder notre propos, nous allons décortiquer notre corpus à l'aune des différentes théories du texte. En fait, notre démarche se veut interdisciplinaire vu qu'elle convoque la narratologie, la sémantique, l'analyse du discours, l'analyse thématique et sociologique, la mythocritique, la géocritique et la théorie du nouveau roman. Nous allons consolider notre réflexion par l'exploitation du concept de *sémiosphère* élaboré par Y. Lotman car la frontière qui régit le récit de *Journal d'une femme insomniaque* se présente comme un espace d'*homogénéité* et d'*asymétrie* jusqu'à constituer un espace *autoréflexif* qui engendre des interstices transfrontaliers et ce, en surpassant le structuralisme classique.

Nous allons également faire appel à la notion de déconstruction élaborée par Derrida et Heidegger vu que *Journal d'une femme insomniaque* opère une décomposition générale du récit-cadre et écarte la fixité en investissant la fragmentation syntaxique, la déconstruction du personnage, la déconstruction de la chronologie, la déconstruction du corps, la déconstruction du mythe, la déconstruction du sens et de la narration traditionnelle.

1. La jeune femme-médecin entre incommunicabilité, marginalité et névrose obsessionnelle

Comme toute littérature, *Journal d'une femme insomniaque* est une œuvre qui se gave d'un important réseau intertextuel où le mythe de Sisyphe s'imprègne allègrement. L'écriture de ce roman met en scène un personnage destitué, mais surtout plongé dans une spirale

infernale. A travers son journal intime enchâssé dans son histoire personnelle, la narratrice-protagoniste gagnée par la névrose et un malaise béant tente de livrer au lecteur, par le truchement d'une temporalité aussi chronologique que fictive, la clé pour percer les mystères de son monde intérieur et ce, en édifiant une image fragmentaire et hybride de son corps. Tout en intégrant les stéréotypes sur la féminité et l'identité sexuelle, *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra propose une nouvelle lecture de la normalisation sexuelle et par extension celle du genre sans manquer de souligner les enjeux idéologiques et poétiques de l'écriture du corps. Cela étant, le corps devient le lieu d'une histoire à porter, mais aussi les traces d'un hypertexte qui interroge constamment les signes réfléchissant un corps laboratoire de tous les possibles.

Dès lors, *Journal d'une femme insomniaque* se fait le récit d'un substrat conflictuel où le sujet névrotique tente de restituer et de résoudre un refoulement à la limite de l'obsession et de la folie. De fait, le transfert sur papier de cette douleur mobilise des introspections saisissantes, mais fondamentalement répétitives prises dans une éternelle remise en surface du contexte du traumatisme primaire. Plus exactement, le corps se veut une expérience de la rédemption d'un châtement- vu que la féminité est, aux yeux de la narratrice, un supplice à vivre et une souillure dont elle devrait se purifier-où le rapport à la symbolisation se fait de plus en plus emblématique.

1.1. L'héroïne de *Journal d'une femme insomniaque*. Vers un syncrétisme mythique

Journal d'une femme insomniaque de Rachid Boudjedra thématise le tragique et l'absurde jusqu'aux moindres recoins de la narration. A proprement parler, cette œuvre expose un sujet étreint dans sa féminité, disjoint de son corps et jeté dans l'arène de son propre anéantissement dont l'expression de la souffrance est presque vaine ou impossible. Se trouvant au sein d'une intense épreuve du rejet du monde, la narratrice de *Journal d'une femme insomniaque* s'enfoncé tel un Sisyphe dans une spirale sans nulle possibilité de lui échapper et développe absurdement un élan incommensurable de la négation de ses contraintes et ce, en inventant des frontières faisant violence à tout ce qui l'empêche de se réaliser. En réalité, cette héroïne incarnant la peur du délaissement tente, à l'image de cette brèche coulant de son corps, de suturer à travers son journal intime ce qui semble fatalement ouvert et incurable.

Sisyphe est la matrice tragique tant révélée dans les récits de l'Antiquité grecque. Programmé à assumer ses pêchés, ce personnage de la mythologie est d'emblée présenté comme un être mythique rejoignant un destin livré à l'expiation.

Il est défini dans le *Dictionnaire des Mythologies* comme :

Roi de Corinthe, éternel supplicié. Avant de terminer ses jours dans l'Hadès, Sisyphe passe pour un grand roi civilisateur. Un jour, il voit un aigle immense enlevant une jeune fille et reconnaît Zeus en lui. Quand Asopos recherche sa fille, Egine, il aide le père à retrouver son enfant en lui révélant l'identité du ravisseur. Zeus en prend ombrage et condamne le délateur à pousser sans cesse une roche jusqu'en haut de la montagne, en la roulant dans l'Hadès. Quand il parvient au sommet, le poids de la pierre l'entraîne vers le bas et le travail est à recommencer. (Philbert, 2022 :253)

C'est pareillement le sort de cet être de la mythologie grecque qui caractérise l'intériorité de l'héroïne de *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra. Le châtement infligé au personnage de ce roman sera mis au compte de l'expérience de la féminité vécue comme un supplice et un traumatisme. À l'image de Sisyphe, l'héroïne de *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra a initialement subi des tragédies affectives qui trouvent leur origine dans la première enfance puis elle se trouve condamnée à supporter physiquement sa féminité et à enrouler ses douleurs multiples. Elle dit :

J'étais donc devenue adulte. Une jeune fille en fleurs ensanglantées [...] je n'eus plus qu'à m'exiler à l'intérieur de mon propre être. Ce que je fis loin des regards. Je m'encoignai. Me renfrognai. Me dédoublai. Le dedans. Et le dehors. L'apparence et l'enfouissement. (Boudjedra, 2012 :10-11)

Ce qui interpelle dans ces propos de la narratrice, c'est cet effort de revenir à soi affichant en substance un corps vidé conçu comme objet extérieur, déconnecté de la réalité et engagé interminablement dans un processus d'introspection, de refoulement et de dédoublement.

Solitaire dans sa vie et accumulant des frustrations marquées, la narratrice de *Journal d'une femme insomniaque* développe la conscience de son étrangeté et se livre à un détachement pluriel à même de canaliser son âme révoltée, de la soustraire à un monde qui la traque et l'atteint dans sa vie la plus intime. Par conséquent, étant un être accompli dans l'isolement, la jeune femme médecin s'embarque dans une névrose délirante dont l'origine cristallise l'idée d'un suicide imminent qui serait le reflet de sa détermination pour faire face à tout ce qui lui fait peur. En recevant une gifle injustifiée de la part de son frère cadet, au moment où elle devient pubère, l'héroïne de *Journal d'une femme insomniaque* se sent d'emblée menacée dans son corps et s'enfonce dans un sentiment de culpabilité et de révolte. Elle s'exprime sur ses appréhensions et tient ces propos : « Lorsque je demandais à mon frère cadet s'il avait atteint sa puberté comme cela venait de m'arriver il me donna une gifle et se tut [...] Depuis je n'étais jamais plus sortie de mon terrible malheur et je n'en sortirai peut-être jamais. » (Boudjedra, 2012 :113)

Ainsi, cette gifle ne pourrait qu'être le catalyseur d'une vengeance œdipienne constamment réitérée dans l'univers romanesque de Rachid Boudjedra. Car, si le frère est rétrograde dans ses pensées c'est seulement en raison de l'éducation machiste de son père pense la jeune fille qui reçoit injustement une gifle au moment d'appréhender une nouvelle étape existentielle. Ceci dit, désespérant continuellement de son cercle de famille et se sentant reléguée dans son existence, le personnage femme du roman de Rachid Boudjedra se mobilise dans une destruction plénière qui la saisit au plus profond de son être et ce, pour remanier son moi sectionné. D'autre part, ayant apprivoisé un monde qu'elle exècre, l'héroïne de *Journal d'une femme insomniaque* s'engouffre dans les méandres de la nuit pour tenir incessamment, tel un Sisyphe résigné et infatigable, un journal intime qui dévoilerait de façon répétitive et pamphlétaire sa féminité bafouée et mettrait à nu les tabous ankylosés dans l'esprit collectif de sa société. Se sentant accablée, elle déclare : « J'attends la nuit avec impatience pour faire éclater cette charge affective que je porte douloureusement. Je griffe alors le papier avec mon stylo et y laisse des traces graciles et des écorchures effroyables. » (Boudjedra, 2012 :12)

En gros, l'univers mythique du récit de R. Boudjedra laisse le personnage suicidaire, sans identité précise et supplicié, dans un tiraillement caricatural entre le dévoilement et la censure, l'être et le paraître, le dedans et le dehors. Ce personnage projette parfaitement cette dualité entre le poids du passé et l'impériorité de vivre le présent afin de regagner son intégrité. A travers ce personnage combatif, anticonformiste, vindicatif et névrotique tirant les ficelles dans un univers nocturne et labyrinthique, nous est révélée toute une poétique du chaos face à un environnement hostile connaissant un engourdissement séculaire.

1.2. De la répétition à la déconstruction. Vers une topographie d'une écriture névrotique et transgressive

Journal d'une femme insomniaque de Rachid Boudjedra reste une œuvre dont le récit se lance dans l'histoire d'une obsession de mort -idée cruciale dans l'écriture du journal intime tenu par une narratrice révoltée- pour s'offrir une marginalité qui donnerait une énergie symbolique à même de rendre comique les événements les plus tragiques.

À travers l'écriture du corps supplicié, la narratrice suspend le temps et fait de son journal intime un espace à la fois ouvert et fermé. Par ailleurs, le récit de *Journal d'une femme insomniaque* livre une spirale où les éléments de la nature et toutes sortes de sensations sont réunis en vrac pour réitérer une inquiétude narcissique face à l'Homme qui perd son intégration dans un macro-organisme lui paraissant troublé. Rien de mieux qu'un mûrier-un arbre prenant une symbolique particulière dans le roman de Rachid Boudjedra- et le silence de la nuit pour avoir le sens du possible dans un monde impossible à supporter. D'autre part, sachant que le bonheur s'affronte constamment à l'idée de vivre, notamment intérieurement, car le monde lui-même est matière de confusion et d'absurdité, l'héroïne de *Journal d'une femme insomniaque* perd toute sérénité et ne pouvant plus s'extirper de la négativité du passé, elle se trouve engourdie par l'anxiété et se projette incessamment dans l'idée de la mort. À ce propos, le tragique grec s'enracine dans le roman de Rachid Boudjedra et vient légitimer l'insomnie du personnage principal qui est châtié dès la naissance car *né les yeux ouverts*. La narratrice précise :

Je suis née-quel malheur ! Les yeux ouverts. C'est ce qu'affirme ma mère. Depuis je n'ai pas changé. Même la gifle que m'assena mon frère le premier jour de ma puberté n'est pour rien dans ce comportement insomniaque. Ce fut pourtant un choc terrible. J'ai aussitôt fait de la méfiance un principe de vie et d'action. Les gens dorment. Le monde somnole. Moi pas. (Boudjedra, 2012 :29)

Subséquentement, l'insomnie qui est conçue comme un châtement primaire vient consolider le projet du suicide qui est intégré dans un dispositif narratif de façon redondante. Ceci avancé, l'écriture diariste met au cœur d'un tourbillon phrastique des destins guidés par des châtements. Ce faisant, le tragique est thématiqué dans le roman de Rachid Boudjedra et devient la sépulture d'une littérature qui tire au clair l'optimisme entêté de l'Homme face à des événements qui le dépassent. Une façon de basculer l'absolutisme du tragique. Ce paragraphe titré de l'incipit conforte parfaitement l'argument de la mort face à l'impossibilité du bonheur :

Le jour où je fus surprise par ma propre puberté je crus que j'allais certainement mourir. Je suis restée sur mes gardes tout le long de cette abominable journée. En attente de mort. En vain. Je ne décédai pas ce jour -là. Ni les jours suivants. Non plus. J'en fus consternée. Je compris -confusément-que le malheur de la féminité s'était installé en moi. Je me suis nouée. Je me suis engouffrée dans le labyrinthe de l'échec et de la culpabilité. [...] Je voulais me transformer en une momie empaquetée de haut en bas dans ses bandelettes de lin. (Boudjedra, 2012 :9-10)

À tout prendre, l'analyse du roman *Journal d'une femme insomniaque* nous amène à percevoir une écriture qui tournoie autour d'un événement banal que la narratrice juge tragique et son châtement irrévocable. De ce point de vue, la narration dans *Journal d'une femme insomniaque* met en exergue un récit aussi désarticulé et déconstruit que centré sur une féminité gorgée d'affects. Envisageant, puis écartant de manière paradoxale l'idée de la mort. Subséquentement, l'écriture, cultivée par le devoir d'une liberté vertigineuse, vient matérialiser le caractère ironique d'un roman -où la répétition est le foyer des choses peu épatantes dont l'héroïne tire la plus grande lucidité-qui oscille entre des destins paradoxaux. Par ailleurs, enrôlée dans une névrose post-traumatique, la narratrice de *Journal d'une femme insomniaque* essaye d'installer un territoire isolé lui permettant d'engendrer un second récit. Touchée par l'injustice du monde des adultes, le personnage-narrateur femme se trouve, à son âme défendant, dans les rets d'un processus de déni et de l'écriture anxigène. Le journal intime-considéré comme l'unique refuge de la narratrice-est à même de permettre un relais entre les souvenirs peu épatants et l'investissement dans un processus de deuil. Autrement dit, l'écriture de ce journal intime, accommodée sous l'intelligence de l'après-drame et caractérisée par l'absolutisme du détail, instaure les jalons d'une interface discursive qui tente de donner un sens et une cohérence à une spirale infernale traduisant des intrigues inquiétantes.

1.3. Le recours à la stylistique pour décharger sur papier le poids de la névrose

La narratrice de *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra s'apparente à Donquichotte qui contourne sa folie par son indifférence et/ou à Shéhérazade qui dévie la mort par son art de conteuse. Mieux encore, elle affiche une proximité indétronable avec Sisyphe qui est en harmonie d'avec sa condition. Etant confrontée, à l'image d'un traumatique, face au désarroi de se séparer avec l'objet de sa souffrance, la diariste de *Journal d'une femme insomniaque* déploie une temporalité intervalle lui permettant un état d'immobilité et lui offrant, du coup, la possibilité de circonscrire son moi fissuré et de tracer un trajet différé entre le *langage de la fiction* et le *langage mnésique*. A ce compte, le lecteur de *Journal d'une femme insomniaque* est ponctuellement frappé par l'usage prépondérant de la répétition et de l'esthétique du débordement qui ne manquent point d'avoir des effets sur l'aménagement discursif du récit global. Engageant ainsi un récit producteur de la rumeur et du rapiècement. Outre la volonté d'une compensation narrative où la charge émotive est intempestivement présente, la présence d'une addiction hyperbolique, périphrastique et paraphrastique dans *Journal d'une femme insomniaque* ne manquent pas d'inscrire le texte romanesque comme un récit-refrain ou une boîte de Pandore qui se referme sur elle-même. La fin du roman illustre fort la difficulté du récit à contenir sa matière narrative et se lance dans un nouveau commencement et ce, pour réfléchir la vacuité d'un monde peu profond et de surcroît disloqué où le langage emmure l'isotopie des exhalaisons corporelles.

Un journal intime qui reste également à rapprocher, on ne peut plus clair, avec *Journal d'une femme de chambre* d'Octave Mirbeau car l'œuvre de Rachid Boudjedra est pareillement animée par la passion de la répétition, de la contradiction, du mouvement et de la pléthore. Cela est essentiellement sensible par le fait que l'écriture y soit une flamme constamment réanimée et une cristallisation d'une âme obsédée. Par ailleurs, le mythe de Sisyphe, figure emblématique de l'éternel recommencement, enraciné dans *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra motive la présence de l'isotopie de la répétition dans le parcours scriptural. De la sorte, l'exploitation, par Rachid Boudjedra, du thème de tragique -en général- conduit le texte à s'auto-procréer en ressassant les tourments, les états névrotiques et les contradictions de l'être pour symboliser une conscience ballotée entre le désir de réaliser les passions et leur refoulement dramatique.

Contrairement à ce que laisse affirmer les critiques sur l'infécondité du texte de Rachid Boudjedra et sur la perversion de l'âme par l'érotisme du corps, les récits de ce romancier- où le découpage traditionnel du temps semble désuet- témoignent d'un désir combatif, d'un appétit de désordre et tendent, dans leur ensemble, à installer une écriture à même de désagréger les valeurs rétrogrades, d'y refléter subséquentment la pensée moderne ravagée par l'ennui de son enthousiasme qui serait prise dramatiquement dans le piège de sa quête de l'idéal (Homourger, 2012). L'objectif de notre analyse des manifestations de la répétition est de pouvoir nous offrir les moyens d'une virée dans le domaine de la pragmatique. De fait, la répétition doit être envisagée en termes de sa capacité à produire un acte de langage et d'engendrer une cohérence discursive globale. D'autre part, la répétition ne peut être taxée d'un simple phénomène de style et ne peut constituer un fait isolé. Elle serait, au contraire, une dynamique textuelle qui implique un contexte de sa compréhension créant de ce fait une nouvelle cohésion textuelle. (Derrington & Prak, 2014)

Avant de repérer les lieux de la répétition, il convient de porter des éclaircissements sur cette notion. La répétition constitue le socle du phénomène de la réécriture et elle peut être envisagée selon les critiques en introduisant une combinaison de variantes : « Répéter c'est redire, refaire, ou reproduire » (Bardèche, 1999 :23)

Par extension, la répétition est un système complexe qui va de la forme au sens. Cette pratique renvoie au *décentrement* de la parole et s'étale au domaine du discours :

La répétition est aussi un fait du discours, qui a sollicité l'attention des linguistes et des critiques littéraires. Sous les notions d'intertextualité ou de réécriture élaborée depuis une trentaine d'années, se regroupent les outils nécessaires au repérage, à l'échelle d'un texte ou d'un ensemble de textes, d'un rapport de similitude, qu'il s'agisse de l'identifier dans un corpus constitué d'œuvres d'autres distincts, ou à travers des textes relevant de la même signature. (Bardèche, 1999 :11)

Notre intérêt pour la répétition s'inscrit dans le cadre de notre problématique d'étude qui canalise le phénomène de la réécriture. Ainsi, la répétition cristallise l'étoilement des thématiques et des identités hybrides dans *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra. D'autre part, il faut souligner que la répétition corrobore parfaitement l'idée du délire et de la névrose et soutient une écriture à effet *boule de neige*². Pour permettre au roman de Rachid Boudjedra d'avoir l'effet de rallongement du sens, la narration use abusivement de la figure de l'hyperbate : « Cette figure consiste en l'adjonction d'un syntagme à une phrase ou à une proposition qui paraît terminée. » (Bergez, 2005 :113)

Nous citons à ce titre l'exemple suivant titré du roman *Journal d'une femme insomniaque* :

Le jour où je fus surprise par ma propre puberté je crus que j'allais certainement mourir. Je suis restée sur mes gardes tout le long de la journée. En attente de mort. En vain. Je ne décédai pas ce jour-là. Ni les jours suivants. Non plus. J'en fus consternée. Je compris-confusément- alors que le malheur de la féminité s'était installé en moi.

Mon paquet de cigarette se vide très vite. A un rythme infernal. J'ai l'impression que j'essaye de filtrer à travers les phénomènes et de me faufiler à travers les éléments les plus abstraits. La pression sociale m'empêche de fumer en public chaque fois que j'en ai envie. J'ai donc endigué mon envie de fumer n'importe où n'importe quand. (Boudjedra, 2012 :14)

À travers cet exemple-non restrictif-on conclut que l'hyperbate est une figure de style très prisée dans l'œuvre de Rachid Boudjedra et participe de l'ancrage d'une esthétique de l'accumulation sémantique. En bafouant la liaison entre les syntagmes des constructions phrastiques, l'hyperbate implique la complexité de la pensée, souligne l'enfermement mental du personnage dans son supplice et engendre un discours décontenancé à la limite de l'ironie. (Denis Apothéloz, 2006 : 7-9)

Par ailleurs, dans le but d'instaurer une sonorité à l'intérieur des phrases tortueuses, le texte de *Journal d'une femme insomniaque* introduit de façon répétitive la figure de l'Anadiplose qui consiste à produire un effet de redondance d'un lexème ou d'un ensemble de termes d'une phrase qui devance : « Cette figure de répétition consiste à reprendre dans une phrase (souvent au début) un mot ou un groupe de mots de la phrase précédente, de manière à établir une liaison. » (Bergez, 2005 :15)

Pour rendre clair ce propos, on mentionne ces exemples :

Le chat-comme à son habitude-toujours perché sur le mûrier. Attentif. Arrogant. Couard. Sauvage. Ramassé. Noir. C'est-à-dire souple dans sa foudroyante immobilité. Sa foudroyante bestialité générique à l'état brut. Sa foudroyante vitesse potentielle parmi l'inextricable enchevêtrement des losanges verts des taches mousseuses. Faisant-le chat-surtout semblant. (Boudjedra, 2012 :12)

En l'absence de mots, le lexique mental et les détours sémantiques soutiennent la névrose de la narratrice : « J'essayais d'endiguer les mots indécents et obscènes qui affluaient à ma tête. Les gros mots en quelque sorte. Comme s'il y avait des mots maigres ! Quelle drôle de

² L'écriture effet boule de neige consiste à amplifier des événements banals à l'aide de l'hyperbole, des digressions et d'autres procédés stylistiques afin de corroborer le délire des personnages et lui donner plus de profondeur et de densité langagière dans le parcours narratif.

chose une langue un langage ! Les mots vulgaires de mon frère cadet me remplissaient la tête. » (Boudjedra, 2012 :86-87)

Ainsi, l'anadiplose autorise le rapprochement d'idées éparpillées par le biais d'un retentissement lancinant qui accroche le lecteur et/ou le narrataire. A ce niveau de réflexion, cette figure de style permet d'éclore un détour sémantique au cœur du texte de ce journal intime tenu par une narratrice écoeurée.

Outre les figures de style citées précédemment, *Journal d'une femme insomniaque* intègre plantureusement la figure de l'hypotypose qui s'affranchit peu à peu de la banalité pour donner des contours plus précis aux situations révélées dans le domaine de la narration. En effet : « L'hypotypose est une description telle qu'elle permet au lecteur de se présenter un objet, un être, un paysage ou une scène, comme s'il les voyait ; l'actualité de ce qui décrit devient celle du lecteur ; ce qui était passé a soudain le relief du présent. » (Bergez, 2005 :119)

Pour donner une image précise de cette figure de style, voici quelques exemples textuels :

La ville donc. C'est-à-dire ce que mon œil voyait d'abord montait vers lui. C'est-à-dire cette rumeur-aussi-qui remonte vers moi. Confuse. Molle. Élastique. Semblant émaner de ce grouillement de détails agglomérés au premier plan. D'une façon si évidente. Voyante. Criarde. Puis dégénéralant peu à peu. C'est-à-dire au fur et à mesure de la succession des plans. De plus en plus éloignés. Devenant (les détails de la ville) de plus en plus elliptiques. Brouillés. Concassés. Brisés. Pointillés. Sortes de signes réductifs. Trop schématiques. Schématisés plutôt. A l'extrême. A la Vieira de Silva. (Boudjedra, 2012 :65)

Honteux. Malheureux. Ils attendaient là en rang serré. Silencieux. Sclérosés. Minéralisés. Ils étaient venus de loin. Pauvrement vêtus. Puant la peur et la résignation. Ils étaient hâves. Absents. Foudroyés. Bourrés de superstitions de préjugés et de métaphysique à bon marché. Approximative. Quelque peu hypocrites sur les bords. Madrés. Rusés. Mais falots. (Boudjedra, 2012 :84)

En examinant de près ces exemples tirés du roman de Rachid Boudjedra, on conviendrait à dire que l'hypotypose arrache le journal intime de la femme, enfilée dans le malheur de l'insomnie, à la momification pour l'inscrire dans une logique de vie et de progression vertigineuse. Loin d'être un moyen de figer le lecteur dans une myriade d'images, l'hypotypose sert de locomotive qui achemine le défilement de scènes imaginaires pour donner au récit l'impression d'une flânerie soyeuse. Par ailleurs, en vue de graver un timbre répétitif du tragique dans l'œuvre *Journal d'une femme insomniaque*, la narratrice s'adonne, de façon délibérée, au discours de l'hyperbole afin d'accorder absurdité et solitude et d'inscrire l'opulence d'une dissémination existentielle.

Selon les critiques du style « l'hyperbole désigne l'ensemble des procédés d'exagération de l'expression. Il s'agit d'augmenter ou de diminuer excessivement la réalité que l'on veut exprimer de manière à produire plus d'impression. » (Bergez, 2005 :114)

Prise par l'inquiétude de ne pas saisir le sens des événements qui articulent ses souvenirs, la narratrice de *Journal d'une femme insomniaque* intègre copieusement la figure de l'hyperbole comme pour assurer une certaine empathie du lecteur par rapport au drame qui envahit interminablement son existence. D'où, nous observons la présence de l'hyperbole dans les passages suivants :

Plus tard son importance avait enflé démesurément. Je compris seulement alors qu'il avait toujours été un lâche. Toujours dépassé happé par les événements qu'il provoquait au départ mais il ne maîtrisait plus à l'arrivée. Je me le suis souvent présenté comme une sorte de fantôme qui marche sur le rebord d'un cauchemar enfilé. Tels les somnambules les funambules et les mystiques frappés d'extase et de stupeur. (Boudjedra, 2012 :14)

Dans un autre passage textuel, la narratrice conçoit son travail quotidien comme une condamnation à vivre : « Je fus condamnée à taper moi-même les rapports cliniques et administratifs. » (Boudjedra, 2012 :114). Ces exemples montrent, pertinemment, que l'héroïne-narratrice de ce journal, dont la mémoire est baveuse, est happée par l'intensité des expériences à tel point qu'elle déploie une poétique de surabondance à la hauteur d'un univers enveloppé dans le labyrinthe de l'effroi et de l'aliénation. (Hayet, 2007)

D'autre part, pour étaler des rapports d'homologie inattendus -à la manière des surréalistes- la narratrice de *Journal d'une femme insomniaque* joue sur l'effet de théâtralisation qu'assure l'emploi récurrent de la comparaison. En effet, selon le jargon critique, la comparaison se présente comme : « Un rapprochement de termes ou de notions au moyen de liens explicites » (Bergez, 2005 : 50). Qu'elle soit réelle ou absurde, tous les moyens sont propices pour faire voir l'émoi et le lyrisme dont baigne inéluctablement la narratrice du roman de Rachid Boudjedra. Afin d'éluider ce propos, nous n'avons qu'à disséquer ces exemples :

De plus en plus lent. Comme resurgi d'une torpeur qui lui tenait lieu de seconde nature. Au-delà du temps et de l'espace [...] Comme engoncé dans une sorte d'indolence congénitale. Avec ce visage antipathique. Sorte de tête à claques. Froide. Glacée. Comme prognathe. Comme si les gens qu'il côtoyait étaient des sortes de créatures qui ne méritaient aucun crédit aucune sollicitude. (Boudjedra, 2012 :114-115)

Pour mieux expliciter son marasme mental, la narratrice convoque un lexique animalier et se livre à des comparaisons à la limite de ses délires : « Tel un frelon perdu dans ses structures. Ou un mille-pattes fasciné par sa démarche. N'en revenant pas de cette incroyable coordination entre tant d'éléments » (Boudjedra, 2012 :154). De ces exemples cités-dessus, on finit par constater que la comparaison reste un moyen expressif sachant représenter scrupuleusement une atmosphère gloutonne dans un journal où la narratrice a bu tragiquement les vicissitudes d'une existence qui la propulse irréversiblement sur un chemin d'élucubration. Ainsi, la comparaison joue un rôle prothétique de sorte qu'elle sert de prothèse à même de se substituer à une vie gangrénée par la passivité des êtres et des choses. En somme, la comparaison, dans le sens où elle reste aléatoire dans *Journal d'une femme insomniaque*, permet de s'arrêter sur la force des parallélismes et sur leur capacité à engendrer un nouveau sens dans une ambiance de non-sens. En lisant *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra, le lecteur est, par ailleurs, transporté dans un récit où la périphrase constitue le moyen favorisé pour cristalliser un dire qui s'élabore périodiquement. Pour ralentir le rythme du récit et mettre au second plan des récits enchâssés, la narration intègre la périphrase pour incorporer le lecteur dans une spirale événementielle où les faits s'enchevêtrent et se déroulent de façon alambiquée sous ses yeux.

Le langage littéraire définit ainsi la périphrase : « Du grec péri, « autour », et phrasais « expression », la périphrase est une formulation qui contourne un terme ou une idée en utilisant plus de mots que nécessaires » (Bergez, 2005 :166). Pour saisir la portée de cette figure de style, on va s'arrêter sur cet exemple textuel : « Le jour où je fus surprise par ma propre puberté je crus que j'allais certainement mourir » (Boudjedra, 2012 :9). Plus on avance dans la lecture de *Journal d'une femme insomniaque*, le traumatisme de la narratrice- ébranlée dans sa féminité-atteint son paroxysme et conforte l'idée de mort : « Je me le suis toujours représenté comme une sorte de fantôme qui marche sur le rebord d'un cauchemar effilé. » (Boudjedra, 2012 :13)

En épluchant ces exemples, on parvient à conclure que l'emploi excessif de la périphrase vise à créer un effet de suspense et d'insistance. En focalisant le propos sur un fait donné, la narration harponne les contours des objets et des faits pour leur donner plus d'épaisseur. Outre les figures citées ci-dessus, l'écriture de ce journal intime se balance du côté du subversif et ce, en faisant un usage inédit et renouvelé d'une ponctuation en harmonie avec une pensée débitée et en adoptant une syntaxe à la mesure du chaos et du morcèlement.

L'épreuve de la répétition débouche sur une esthétique composite qui cueille les vibrations d'une polyphonie interne et externe. L'exubérance de la répétition crée aussi une certaine symbiose entre des faits d'emblée hétéroclites et attire, entre autres, l'attention du narrataire sur une déconstruction à grande échelle qui serait le fruit de cette pensée qui grouille d'un dualisme drainé dans une rigueur incessamment plongée dans la tourmente.

2. Le corps de l'écriture. De la déconstruction à l'écriture thérapeutique

Dans les œuvres de Rachid Boudjedra, le discours est ordinairement pris en étau entre le délire et la perspicacité. Vacillant entre un réalisme hostile et un fantastique séduisant, le texte de cet auteur échappe à toute restriction langagière. Ainsi, le récit est fréquemment tracté par plusieurs logiques qui distribuent ingénieusement la parole. Comme si celui-ci est tributaire d'un foyer de perceptions baroques par le fait qu'il livre des informations disparates et souvent évolutives sur la fiction. Par conséquent, on assiste à une attitude qui relève, on ne peut plus, de la phénoménologie et qui donne, à coup sûr, à la narration de *Journal d'une femme insomniaque* l'aspect d'une histoire à percevoir selon plusieurs angles de perception. De ce fait, l'histoire fictive est plongée dans un tourbillon émotionnel qui atteste de la psychose ininterrompue de l'héroïne-narratrice. Désormais, un hermétisme prononcé s'infiltre dans les engrenages de la narration et tourne au *schisme* voire à l'hérésie (Dhrayef, 2011-2012).

Evidemment, le lecteur y est galamment invité à remodeler les *didascalies* des personnages dans ce récit mu par une théâtralisation du tragique. Par ailleurs, travaillée par l'esthétique de la répétition, l'écriture dans *Journal d'une femme insomniaque* dessine le raccourci d'un tableau où les phrases, les scènes, les pensées des êtres et leurs actions au sein du récit global effectuent une animation disciplinée entre la racine et les ramifications (Destruel, 2000). En effet, la recherche d'un sens à l'existence et aux souvenirs canalise la métaphore filée d'un mouvement métaphysique qui ambitionne incessamment une poétique du dépassement. Dépassement du tragique et/ou dépassement d'un formalisme, l'écriture confectionne les motifs d'instabilité afin d'établir un jeu discursif cantonné dans un fantasme qui empêche en quelque sorte la résurrection du refoulé (Zanoaga, 2012).

Ceci dit, le tissu textuel est catalyseur de cette tentative absurde de se libérer d'un paradoxe qui enchaîne la narratrice et la plonge irréversiblement dans un reflux narcissique. Par conséquent, l'amplification est mise au goût d'une narration cultivée par un négationnisme loquace qui engendre un typhon verbal pris d'emblée dans la dichotomie *compétence-performance*. Dans cette optique, tout l'univers vient se fracasser de façon obstinée dans la conscience du personnage ce qui justifie la récurrence des éléments de la nature qui tendent la main à la névrose de la narratrice. À ce déversement schizophrénique, s'opère un travail d'intertextualité interne et externe qui participe dorénavant au contrôle d'une névrose déchainée qui s'empare du texte de Rachid Boudjedra pour s'affaler sur une tentative de suicide. Nécessairement, *Journal d'une femme insomniaque* serait la figure parfaite de la déconstruction qui répond copieusement à la question posée dans l'incipit à savoir : « Comment appelle-t-on cela déjà » (Boudjedra, 2012 :179). En somme, la recherche entêtée du sens appelle un besoin d'ouverture qui justifierait la création d'un lieu de transgression à même d'atteindre un franchissement continuellement recherché (Aude, 2010).

2.1. La déconstruction du récit et la recherche obstinée du sens

De l'incipit à la fin du *Journal d'une femme insomniaque*, l'œuvre s'apparente à un maelström où le lecteur est convié à percevoir la double identité de tous les personnages qui cohabitent dans un monde de désillusion qui écrase les ambitions les plus simples. La tenue d'un journal intime-par un personnage-femme- laisse, entre autres, entrevoir l'éclatement des monologues et la reprise des histoires disparates. Cette entreprise favorise, dès lors, la décomposition du récit central au profit des récits enchâssés qui favorisent à

leur tour un travail de réécriture. L'introduction exaltée des incises participe inéluctablement à créer une narration hétérogène qui multiplie l'exercice des perspectives narratives. D'autre part, l'indécision de la narratrice quant à la tenue d'un journal intime qui mettrait le point sur ses multiples blessures génère le foisonnement des discours directs et indirects libres et la dissémination des récits seconds qui s'exécutent sur un ton pointu pour dessiner les écheveaux d'une mémoire extrêmement sensible et instable.

Par ailleurs, la déconstruction textuelle dans *Journal d'une femme insomniaque* est provoquée, dans certains cas, par les ratures des propos et/ou leur révision par la narratrice prise, le plus souvent, dans la culpabilité de la confession et l'obsession d'appropriation de son histoire personnelle. En fait, La narratrice s'enferme dans son système de socialisation qui lui a pertinemment enseigné la retenue. De là, le récit juxtapose non seulement l'hétérogénéité des identités des personnages, mais aussi une *génétique textuelle* à ciel ouvert. C'est dire que la narration absorbe plusieurs traces génériques qui conditionnent la posture sémiotique de surcroît sémiologique du texte cadre. Ceci avancé, le texte de *Journal d'une femme insomniaque* collectionne un bloc de mots et de paragraphes qui se répètent et se détalent d'une liaison totalitaire. Le tissu textuel prescrit un récit aussi généreux que démolisseur qui converge vers l'intrigue mise en surface et s'en délivre paradoxalement moyennant une narration atypique.

2.2. La déconstruction syntaxique vitrine d'une syntaxe clinique

Le concept de déconstruction syntaxique s'appuie sur l'apport des nouvelles théories du récit et de la narration. En se soumettant aux techniques qui révolutionnent les nouvelles tendances de l'écriture littéraire, *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra permet de prospecter de nouveaux horizons et de dénoter d'un tissu textuel repoussant une anatomie des configurations banales au profit d'une morphologie dont les dessins se font multiples et qui plaident en faveur d'une stylistique brassant le miroitement et la décontextualisation (Boder, 2000). Dans ce cadre, l'univers sémiotique de *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra est suggestif d'une tendance à la déconstruction. Toute l'atmosphère du texte produit et répand l'esprit de la décomposition jusqu'à contaminer la chaîne syntaxique dans son ensemble. En d'autres termes, cet hébétement qui trouble l'Homme tragique dans sa profondeur marque l'âme de la narratrice de *Journal d'une femme insomniaque* qui porte au plus profond d'elle l'image d'un monde de disgrâce où toutes les valeurs sont renversées. En étant lancée dans une recherche incessante d'une force métaphysique à même de pourchasser toutes les défaillances qui l'atteignent et qui l'engouffrent impitoyablement dans une impasse, la narratrice passe en revue sa lutte acharnée contre le mutisme. De la sorte, son journal intime serait la meule qui broie indéfiniment sa dramaturgie interne et le lieu qui triomphe de l'évanescence. De là, on peut dire que la structure syntaxique dans *Journal d'une femme insomniaque* est placée sous le signe d'une organisation assez particulière. Cette organisation supprime les pôles d'énonciation jusqu'à dire qu'il s'agirait d'une syntaxe dont l'architecture est conçue en forme de torsade et se positionne dans une lutte permanente contre l'insaisissable et le fatal. Pour commuter des scènes hyperboliques et des situations banales, les jeux syntaxiques vont, à leur niveau, à rebours du vertige du ton et ce, au profit des dispositions textuelles et des phrases qui adoptent des effets de sourdine pour laisser le texte de Rachid Boudjedra opérer un relâchement de tension débouchant par suite, sur des moments burlesques. Afin de livrer une image nette de son traumatisme, la narratrice de *journal d'une femme insomniaque* diverse sur son journal intime tout le poids de la violence qui l'assaille en tournant au ridicule les situations les plus graves. Sur ce point, la narratrice dit :

Maintenant j'ai pu lever le voile sur ce défunt père. Il m'apparaît alors de temps à autre tel un personnage de roman picaresque haut en couleur et en faconde. Comme mu par un mouvement nerveux ininterrompu. Sorte de tic perpétuel. Pitoyable mon père à la fois et hors du commun [...] Très vite il prit dans mon imagination enfantine une place exorbitante [...] Plus tard son

importance avait enflé démesurément. Je compris seulement qu'il avait toujours été un lâche. (Boudjedra, 2012 :13)

D'autre part, le texte de *Journal d'une femme insomniaque* reste une chronique burlesque d'une mort instruite qui *réitère* les structures syntaxiques dont l'enchaînement se fait à la base d'une concordance-alambiquée- transposant une cohérence subtile au milieu de laquelle le lecteur est souvent pris dans le feu des assemblages incessants des mots et des fragments intertextuels et/ou des distorsions étonnantes. Tel un sujet névrotique, la narratrice transmet son chaos intérieur par le biais d'un désordre phrastique et/ou des phrases inachevées :

Toute sa vie mon père a été mu par une sorte de violence de chantage et d'enflure excessive à l'encontre des gens. Jusqu'à ce qu'il meurt. Mon paquet de cigarette se vide très vite. An un rythme infernal. J'ai l'impression que j'essaie de faufiler à travers les éléments les plus abstraits. La pression sociale m'empêche de fumer en public chaque fois que j'en ai envie. (Boudjedra, 2012 :14)

Par ailleurs, l'usage de la ponctuation dans *Journal d'une femme insomniaque* met à mal les structures grammaticales et révèle un processus distinctif de perturbation (dans le dernier chapitre la ponctuation est inexistante) qui se perd au sein d'une cohérence narrative qui alimente des va -et- vient emblématiques entre des antagonismes qui se rejouent fastueusement pour marquer un investissement poétique latent. Pour ainsi dire, la structure syntaxique dans *Journal d'une femme insomniaque* n'est point systématique dans son organisation. Elle serait un éclat scripturaire d'une grande envergure imputé inexorablement à une ponctuation renvoyant principalement au jaillissement des fragments de la douleur et des choses déplaisantes pulvérisées au sein de la narration. En somme, l'organisation syntaxique dans *Journal d'une femme insomniaque* donne lieu à un enchaînement assez tordu dont les événements s'agitent, s'annoncent en creux et s'offrent à toutes les directions car tributaires d'un délire prononcé et d'une répétition à outrance.

2.3. La déconstruction spatiale. Vers une nouvelle sémiosphère du corps ?

Les espaces du roman de Rachid Boudjedra font entorse à la description réaliste et ouvrent des chemins inattendus à l'expérience ontologique des personnages déconcertés par des destins tragiques. Ceci dit. Les récits mettent en valeurs des configurations spatiales où *se brouillent les limites entre réalité et fiction* pour devenir des *espaces humains* selon les préceptes de la géocritique car les personnages habitent l'espace tout comme l'espace habite les personnages. À ce titre, les espaces dépassent leur matérialité géographique et deviennent des entités symboliques et culturelles (Aude, 2010). Selon Jean Mari Grassin : « Cet espace ne peut qu'être relatif à l'homme qui l'habite, le délimite par la parole, le dispose devant lui et autour de lui. » (Bertrand, 2000 :1). Dès lors, les espaces connaissent un éclaboussement irrémédiable comme pour échapper au diktat d'un quartier existentiel emmuré par l'assujettissement et le silence à l'image des personnages détrompés et exposés -de façon farouche-à cohabiter avec un monde faux exigeant impitoyablement les contreparties du bonheur car sont à la gloire de destinées prescrites par une ruine totale et qui se répètent incontestablement. De ce point de vue, les espaces des romans de Rachid Boudjedra ouvrent la voie à l'expression de la solitude et du chaos et expriment tout simplement le rapport tragique des êtres à la vie et à la mort. Ils seraient donc, le point de jonction entre l'étouffement et la consolation. Projetés dans une telle complexité, les espaces soutiennent haut les peurs emmêlées dans le grossissement des âmes assassinées. Chemin faisant, l'écriture de l'espace serait le lotissement figural qui intègre de pied ferme des hiatus d'avec les sphères où l'Homme ne serait qu'un noyau qui pivote dans l'enveloppe du mépris, des tabous et des remords. Dans ce cas, écrire l'espace revient à troubler les lieux de l'inertie pour décloser le regard et le lancer dans un emballement métaphorique forgeant une alacrité communicative affichant- à son tour- un désir d'instaurer de nouvelles valeurs.

Du reste, on peut comprendre que le foisonnement spatial accompagne l'expression des personnages qui tâtonnent malicieusement voire dangereusement un durcissement lyrique dans les méandres de la nuit. Dans ce sens, le passage d'un lieu à l'autre permet-il de réduire l'impassibilité des personnages pendant le temps de la journée et de reconduire leur lucidité durant le temps de la nuit à travers duquel ils proclament le droit à l'autonomie, à la rêverie et à la solitude qui poussent les limites de leurs perceptions. En fait, les personnages de *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra recouvrent leurs identités souvent problématiques en contenant les espaces et le temps selon leurs obsessions et manies qui les assiégent, lesquels propos se font sentir dans ces passages narratifs :

Très jeune à cette époque de premières inondations. Je pris un cahier quadrillé et me mis à transcrire mes idées nocturnes pour en bourrer les trous qui s'agrandissaient en moi chaque fois que la nuit tombait. Je rembourrai ainsi l'insomnie chronique dont je souffris très tôt avec des mots des mots. (Boudjedra, 2012 :11)

J'attends la nuit avec impatience pour faire éclater cette charge affective que je porte douloureusement. Je griffe alors le papier avec mon stylo et y laisse des traces graciles et des écorchures effroyables. Depuis ce terrible jour. Depuis ce malheur mensuel qui s'était abattu sur moi je fis face. J'eus honte au début d'évoquer ces choses-là. (Boudjedra, 2012 :12-13)

D'autre part, *Journal d'une femme insomniaque* déflöre une enveloppe où les images et les situations qui y sont embourbées s'engluent subtilement d'une dimension spatiale hautement symbolisée dans les moindres confins de la narration. Dans cette disposition, l'univers du récit absorbe des noyaux spatiaux asiles indétrônables d'une isotopie incandescente. Niches de vassalité, de blasphème, de la rébellion, d'érotisme, le brassage spatial engendre un topo discursif massif contrastant des tours imaginaires pondérés et soigneusement insérés dans l'enceinte du texte *Journal d'une femme insomniaque* pour fournir une assise à un nouveau glissement esthétique rendant visible l'exaltation irrépressible d'une promesse d'un autre chenal prélude au dépaysement mental (Babana-Hampton, 2008). Cela dit, l'espace géographique et par extension celui du corps se laissent lire dans *Journal d'une femme insomniaque* comme une sémiosphère car, le champ sémantique du corps est livré à travers un système sémiotique ouvert où les frontières entre l'intériorité et l'extériorité, l'espace et le temps ; la culture individuelle et la culture collective se veulent poreuses, ambivalentes et génèrent constamment un nouveau sens qui se laisse saisir à travers une pensée holistique celle du système, à rejoindre les propos de Lotman. En fait, selon Youri Lotman : « La sémiosphère est un espace sémiotique est un espace sémiotique nécessaire à l'existence et au fonctionnement des différents langages » (Lotman, 1999 :9). Lotman précise également que : « La sémiosphère est asymétrique et hétérogène. Elle suppose elle aussi une réarticulation incessante des contenus et des catégories, une augmentation du sens et de l'information, mais pas sur un mode linéaire » (Bertrand, 2000 :116). Dans ces passages textuels, la narratrice se félicite de ses nouvelles conquêtes spatiales qui libèrent ses sentiments enfouis et lui confèrent éminemment une nouvelle sensualité, une revanche sur la culture béante de son environnement et une plénitude promise :

Toute petite l'oncle Hocine malicieusement teigneux infect me demanda un jour - sournoisement-où vas-tu donc quand tu dors ?

J'ai répondu mais dans ma propre tête ! Il jasa beaucoup ce jour-là à ce sujet. Je fis le signe pour plaire aux grandes personnes. Ma mère était ravie. (Boudjedra, 2012 :18)

Mon corps s'incorpora en moi-même. Je rejetai loin de moi les raclements de gorge de tante fatma dont la mort sous les roues du tramway avait terrifié mon enfance. Les grincements du cercueil de mon frère aîné [...] Ma voix calme remplissait les méandres géométriques de l'air comme si elle le bourrait de laves en caoutchouc en fusion. (Boudjedra, 2012 :158-159)

C'est donc le ruban des souvenirs qui se déroule dans cette chambre [...] Il pleut à verse. Le monde extérieur est bourbeux. Gluant. Sacchariné. Mou. Alors que le monde intérieur reste à

l'abri. Sec. Propre. Lisse. Hygiénique. La pluie frappe violemment [...] C'est là le seul signe de vraie vie dans ce désert tibétain où j'ai incorporé ma propre vie. (Boudjedra, 2012 :62)

L'examen de ces passages, permet d'attester de l'existence des espaces intermédiaires à même de résorber la peur et l'étrangeté de l'héroïne du roman *Journal d'une femme insomniaque* et ce, par le pouvoir de l'imagination sur la transfiguration du cloisonnement en un équilibre salvateur. De ce fait, la fatalité de la sédentarité dans le texte de Rachid Boudjedra- mise en revue dans tous ses états- est un clin d'œil à la réflexion de Marie-Claire Ropars-Willeumier sur la relation du sujet à son lieu citée dans *Poétique des lieux*. Une sédentarité prohibée par la magie d'une perception explorant le relativisme des déterminismes. Ainsi, le texte de Rachid Boudjedra pratique un exercice poétique cultivant le désir d'épanchement vers une « *hétéronomie spatiale* » à reprendre Magdalena Nowotna. Dans cette perspective, la description des lieux n'est pas un phénomène isolé et fait souvent le procès d'un personnage en perdition. De fait, elle serait un siège polarisant une activité langagière entamée dans la foulée d'une pensée fragmentaire (Anastopoulos , 2008) où il serait extrêmement difficile de dissocier le temps de l'*anamnèse* et celui du récit où se croisent par ricochet des expériences irrégulières qui désaxent délibérément l'immuabilité. Par ailleurs, le tableau spatial dans *Journal d'une femme insomniaque* supporte un monologue gardant la politesse d'assumer l'expression de la flétrissure et valide la texture multidimensionnelle des représentations qui appelle solennellement le prisme d'une sensibilité féminine. Voici un exemple de la négation de l'espace comme entité physique et l'invention d'un espace onirique à la fois creux et profond inventé par une lecture imaginaire des souvenirs répétitifs qui tiennent leurs élans dans « *la nuit abstraite* » pour flotter dans la tête de la narratrice :

Visions de schèmes ganglionnaires annulés les uns dans les autres à travers les strates de la fumée échappée de ma cigarette. Je me sens flotter comme un bouton de liège dans la matière de la nuit abstraite. Impression - à cause de l'insomnie- d'avoir la tête pleine de gravier et de trous au travers desquels jouent les musiques du deuil profond. (Boudjedra, 2012 :48)

La nuit était totale. Je crus que je n'avais plus ni côtés ni bordures ni sens du monde [...] Je crus qu'elle m'affleurait le visage [...] Comme si ma suragitation de la journée et ma façon de parasiter le réel de l'embrouiller et de le phagocyter me donnaient-la nuit venue un surplus de sensibilité [...] Sensation qu'un escargot tourne inlassablement dans ma tête. (Boudjedra, 2012 :151)

En fait, les espaces s'entrechoquent, se fusionnent, s'entremêlent et deviennent une sorte d'éponge qui absorbe la charge de souvenirs qui assaille l'intériorité de la narratrice de *Journal d'une femme insomniaque*. Dans ces espaces à la fois réels, hybrides et imaginaires, la narratrice tente de recouvrir les sons, les odeurs et les couleurs qui la renvoient à sa prime enfance. Par ailleurs, tout comme un corps, la narratrice du roman de Rachid Boudjedra fait de son journal intime un corps espace de désir et de répulsion lui permettant d'opérer des projections narcissiques et d'alléger sa mémoire traumatique. Ainsi, l'écriture est le titre d'apaisement et de violence :

J'écris. La plume griffe le papier lisse et blanc. Elle le blesse profondément. L'encre paraît comme une sorte de sang bleui [...] Comme si je voulais que les mots deviennent des plaies qui ne peuvent pas se refermer. J'aurais voulu écrire ces mêmes mots avec mon bistouri. Afin que le texte déborde comme un sang affluant-pour la première fois le long de mes cuisses [...] Je me remplis de mon propre désir. Lubricité ? » (Boudjedra, 2012 :25-26)

Au final, l'espace comme le corps sont le moment où le discours de la diariste de *Journal d'une femme insomniaque* tisse un récit clinique où s'instituent sa fragmentation, son androgynéité et sa rébellion contre un monde froid et tragique.

2.4. La déconstruction sémantique. De l'isotopie des liquides au cognitivisme lexical

La portée sémantique du mythe de Sisyphe tel configuré dans *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra, se laisse saisir à la faveur d'une déstabilisation du sens. Cette déstabilisation n'est que le résultat d'une réitération permanente des obsessions ou mieux de l'expression métaphorique de l'enfermement où tout est à la limite d'une déconstruction qui toucherait au principe de la cohérence discursive. En effet, l'expression d'une certaine obsession de la répétition-fruit incontestable de l'idée d'une damnation perpétuelle -déployée dans l'espace narratif de *Journal d'une femme insomniaque* que ce soit sur le plan phrastique, événementiel ou séquentiel met en branle le concept de *la sémantique structurale* et engage une démarche sémantique atypique que l'on peut désormais inscrire dans *la sémantique du prototype*. Dès lors, il convient de porter certains éclaircissements théoriques sur les deux concepts qui sont la sémantique structurale et la sémantique du prototype afin de vérifier par la suite comment se fait le penchement vers la sémantique du prototype dans *Journal d'une femme insomniaque* afin d'opérer un engendrement sémantique du récit général. Selon le dictionnaire encyclopédique de la pragmatique :

La sémantique structurale se définit à partir des mêmes postulats que ceux de la linguistique structurale : d'une part, la valeur sémantique d'une unité est différentielle ; d'autre part la sémantique est autonome. Il faut comprendre ici l'autonomie comme relative à la réalité : la valeur sémantique, différentielle, n'est pas dans la référence de l'expression, mais le produit différentiel résultat des oppositions sémantiques entre expressions (Moescheller, 1994 :84)

La sémantique du prototype quant à elle propose un nouveau regard sur les *catégories sémantiques* : « La notion de prototype est originellement reliée de façon cruciale aux individus ; le prototype est l'exemplaire qui est reconnu comme étant le meilleur par les sujets » (Kleibert, 1990 :84). C'est cette dernière définition qui retient tout particulièrement notre attention et que l'on peut transposer au roman *Journal d'une femme insomniaque* car pour y comprendre un énoncé qui se fait souvent répétitif, il faut lui donner une nouvelle orientation sémiotique et le rattacher à un bloc isotopique relatif au thème du supplice ainsi qu'à la situation d'énonciation et non pas à sa dimension référentielle. Le principe d'attribution du sens est ainsi bafoué car l'acte énonciatif est souvent relié aux pensées (Liana 2002 : 106) de l'héroïne -narratrice du roman qui livre en vrac et de façon aussi tragique que dérisoire un discours hétérogène sur son passé traumatique. Autrement dit, l'impact direct de la sémantique du prototype dans *Journal d'une femme insomniaque* trouve sa légitimité du fait que les thèmes et les prédicats échappent à loi du référent classique. Le processus descriptif fait le choix des mots, obéissant le plus souvent à une anarchie lexicale étant donné que l'expression des affects est à la solde d'une condensation qui reflète une pensée faisant l'éloge du détail car soumise à faire des va-et-vient incessants entre le mutisme et l'exaltation lyrique. Les détails agencés de façon atypique, de surcroît chaotique, sur le plan du discours engendrent une signification originale.

Après de longs efforts à comprendre le monde et les choses, la narratrice de *Journal d'une femme insomniaque* arrive à provoquer un retentissement des événements de son passé pour imposer un constant devenir des souvenirs et des mots qui les décrivent. Cela étant, l'incessante angoisse existentielle attire une poétique émotionnelle qui offre continuellement cette possibilité de ne jamais s'arrêter pour atteindre la vraie jubilation de l'âme. Tel un Sisyphe résigné, la narratrice de *Journal d'une femme insomniaque* porte en elle des mots qui résonnent la souffrance et la dramaturgie de tous les êtres qui l'entourent, à savoir sa maman. Chercher par les mots anarchiques et un style tranchant et dépouillé le sens des choses voire la beauté devient une quête poétique qui se superpose à la quête identitaire de la narratrice du roman de Rachid Boudjedra. En fait, la narratrice choisit les mots qui conviennent le mieux à sa névrose où le sang devient le noyau sémiotique du récit général car c'est à partir de l'image du sang des menstrues que la narratrice de *Journal d'une femme insomniaque* livre son expérience de somatisation et organise ses conflits psychiques et sa phobie des liquides. Ainsi, la métaphorisation du sang gagne toutes les séquences du récit et déclenche on ne peut plus une écriture digressive où se lisent toutes

les réminiscences. Ainsi, le refoulé est essaimé dans les fragments du texte jusqu'à dans les détails tus et censurés par la narratrice du roman de Rachid Boudjedra. Pour mieux vérifier ces postulats de lecture, nous allons nous pencher sur le discours de la narratrice : « Il me semble- un instant- que l'eau de pluie s'est transformée en un torrent de sang » (Boudjedra, 2012 :26) ; « La pluie ne cesse de tomber. Les vitres prennent un ton bleu aubergine [...] Cette couleur m'obsène. Elle est devenue une sorte d'inhibition. » (Boudjedra, 2012 :29). Par ailleurs, à l'image de son chaos mental, le discours de la narratrice se soumet à la logique des souvenirs et s'agence sur des images hétéroclites livrées dans un désordre total : « Mon sexe [...] Sorte de gibbosité abracadabrante. Infernale. Longitudinale. Alcaline. Sinueuse [...] J'ai voulu ligaturer cette hémorragie du sens sexuel. Fragmenter le texte » (Boudjedra, 2012 :42). Ces propos ne peuvent que reconforter l'idée de la névrose et de l'enfermement mental de la narratrice dans son passé douloureux.

3. L'espace corporel. L'éternel recommencement du supplice et lieu des transgressions

Le corps et ses angoisses, le corps et ses représentations sociales, le corps étrange, le corps et ses troubles identitaires, le corps supplicié, le corps aliéné, le corps et ses différents penchants sexuels sont autant de matières essentielles à l'écriture de Rachid Boudjedra et des prétextes à une longue réflexion sur le discours social. Entre quête d'émancipation et étouffement, le corps est au centre des relations sociales, mais aussi un lien mystique entre l'Homme et Dieu, l'écriture et l'imaginaire.

Entre sublimation et dénonciation, expression névrotique et expérience thérapeutique, la poétisation du corps, telle abordée dans les romans de Rachid Boudjedra, remplit plusieurs fonctions contribuant au tissage d'une relation entre autobiographie et histoire collective, textes anciens et modernes. De même, le thème du supplice intègre dès lors le corps qui subit un châtement suprême reflet inaltérable des normes sociales rigides et d'une mémoire fragmentaire. En effet, écrire l'éternel recommencement du supplice corporel suggère non seulement une intratextualité romanesque chez Rachid Boudjedra mais rappelle aussi un trajet de la transcendance de l'espace corporel pour brouiller les limites entre le masculin et le féminin. Ainsi, Rachid Boudjedra écrit le corps et lui donne un nouveau statut romanesque qui imprime une parole identitaire en éternel ressassement pour atteindre le sommet de sa signifiante. À vrai dire, dans les romans de Rachid Boudjedra se dessine toute une psychanalyse du corps en proie à une névrose permanente où le travestissement corporel passe par la réitération souvent théâtralisée des propos blessants du frère, par le silence absurde de la mère, elle-même suppliciée, ou celui des membres d'une société phallogratique qui façonne l'image du corps féminin et lui impose un éternel mutisme.

Comme si ce dernier ne se vit pas mais se subit car le corps n'est finalement que l'expression romanesque et la verbalisation des représentations socioculturelles voire le socle de toutes les privations. En conséquence, la narration prend en charge l'extériorisation répétitive d'une nouvelle lecture du corps féminin qui se désolidarise et se désocialise des conventions rigides et contraignantes, du sadisme, de la stigmatisation et de l'aliénation pour vivre une expérience d'individuation et redéfinir par conséquent les notions de l'identité sexuelle et celle du genre. Dans le même temps, *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra expose un sujet confus, stigmatisé sur le plan identitaire, peu lucide, de surcroît victime. Par-là, le récit se construit sur le questionnement permanent de la narratrice, dont le nom garde l'anonymat, sur son identité sexuelle qui se révèle au lecteur à travers des souvenirs fragmentaires et répétés qui sont souvent disséminés dans les séquences narratives livrées de façon décousue. En cela, tout le roman s'agence sur la névrose de l'héroïne consistant à rejeter avec beaucoup de ruse une féminité conçue comme une mort assignée.

Sur ce point, *Journal d'une femme insomniaque* n'est pas sans rappeler l'histoire du personnage Ahmed dans *L'enfant de sable*. En outre, tout comme dans *L'enfant de sable*, la métaphore du sang tient un rôle prépondérant dans *Journal d'une femme insomniaque* de

Rachid Boudjedra, se donne à voir comme une forme de dépravation morale persécutant les personnages des romans boudjedriens et se veut un enjeu existentiel se rattachant au sacrifice et à la mort mais surtout à l'impureté :

Tout en se rapportant toujours aux orifices corporels comme à autant de repères découpant-constituant le territoire du corps, écrit Julia Kristeva, les objets polluants sont, schématiquement, de deux types : excrémentiels et menstruels. [...]Le sang menstruel, au contraire, représente le danger venant de l'intérieur de l'identité. (Michela, 2007 :90)

Dès lors, la gifle infligée à la narratrice-personnage de la part de son frère, après avoir découvert le sang menstruel, est à la source d'un désordre mental mettant à l'évidence le mobile d'un parcours initiatique inverse car elle a poussé la narratrice de *Journal d'une femme insomniaque* à intérioriser les stéréotypes d'une société phallocentrique, à transgresser les limites du genre et à affronter tel un Sisyphe l'implacable silence du monde. Cela étant, le récit de *Journal d'une femme insomniaque* permet de remanier poétiquement une représentation sociale tellement négative du corps féminin et se lance dans la réparation du syndrome traumatique pour donner la parole paroxystique au corps qui souffre.

De tout ce qui précède et loin de nous focaliser sur une approche purement psychanalytique, le corps offusqué suggère un récit qui pousse la narratrice à acquérir une conscience qui dépasse sa tragédie personnelle pour briser la barrière dressée entre son corps et le monde extérieur. Par ailleurs, le récit de *Journal d'une femme insomniaque* met en place un espace labyrinthique qui illustre cette dualité entre un corps muet, castré et renfermé sur une plaie et un corps harmonieux, élevé spirituellement, parlant, jouissant, échappant à une mort imminente et surtout un corps reconnu et pas stigmatisé. En outre, la narration dans *Journal d'une femme insomniaque* suggère une nouvelle écriture permettant d'appréhender le corps, de lui donner ses traits voire de l'existence. Ce faisant, le récit devient une base d'images métaphoriques qui à leur tour spatialisent le corps fantasmé et marginalisé et dessinent de façon répétitive voire fragmentaire une tentative de dépouillement corporel.

Autrement dit, poétiser l'éternel recommencement du supplice corporel-lié à un écartèlement existentiel relatif à une difficulté de communication entre le personnage et le monde qui l'entoure- revient en premier à tisser un récit en spirale. Celui-ci s'infiltré dans le temps de la souffrance pour surpasser une expérience de l'indicible et inventer de façon permanente un langage à même d'extérioriser puis de dépasser la censure voire toute une souffrance existentielle dont la chambre de la narratrice du roman devient un témoin imposant. En conséquence de quoi, le texte de *Journal d'une femme insomniaque* devient à la fois un espace de renoncement au langage qui est souvent déficient et une ligne de force en vue d'une défiance solennelle de tout un monde sourd duquel la narratrice tenterait de se soustraire. Conséquemment, le tissu textuel du roman de Rachid Boudjedra donne figure à toute une dramaturgie d'un personnage en effort d'élucidation de son drame personnel, de ses affres et de ses contradictions internes. Partant de ce fait, l'écriture, souvent tautologique, s'engage dans une aventure sans connaître de limitation car le récit de mémoire est souvent conçu sur un mode rétrospectif qui remonte au moment où un épisode existentiel fut truffé par les vicissitudes de la vie et des événements traumatiques dont leur invocation textuelle est ornée de stéréotypes foncièrement liés à la fatalité du sang menstruel : « Cette plaie salace entre mes jambes ! Je voudrais lui faire subir une ablation. Une ligature. » (Boudjedra, 2012 :26)

Tout compte fait, le récit de *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra fait état d'analèpses, de plusieurs ruptures et de mises en abyme car la narratrice viendrait à introduire des scènes et des détails marginaux et approximatifs souvent racontés en désordre. D'autre part, tributaire d'imaginaire collectif et d'un symbolisme avéré, le corps se vide de sa matérialité et se rapproche du domaine des mythes et du sacré. Pour bien étayer le propos, on peut reprendre la réflexion de la chercheuse Zahra Abassi qui se rallie à la conception du corps de Brohm :

Le paradigme ultime des modèles de la corporéité est le corps mystique, c'est-à-dire une dualité plus au moins de représentations, de symbolismes, de fantasmes collectifs, de ritualités, de pratiques initiatiques qui visent à faciliter l'incorporation des corps sociaux objectifs. (Abassi, 2006 :20)

Tout bien pesé, le corps se présentant comme une matière d'incompréhension concorde souvent avec la névrose, l'obsession, la bassesse, la laideur, la perversité et la souffrance, mais surtout avec la mort. Pour cette raison, le ressassement du supplice conduit à l'esthétique de l'horreur et de la cruauté de sorte que le récit de *Journal d'une femme insomniaque* se prête bien à un sujet féminin qui se cherche incessamment, pousse les limites des identités assignées et décline ostensiblement un ordre social cultivant les clivages entre l'homme et la femme. Dans ces conditions, la souffrance corporelle accompagne souvent les paroles de la diariste dans *Journal d'une femme insomniaque* pour qui la venue des menstrues est la cause du froissement de son âme. Ce changement brusque introduit dans son corps est expressément un prélude à la mort, un éternel châtement et la source d'une marginalité sans limites : « La mère terrorisa la fille à un tel point que le jour de ses premières règles elle est vraiment secouée. Elle pleure parfois croyant avoir perdu sa virginité dérobée pendant son sommeil par le diable ou un génie. » (Abassi, 2006 :19-20)

Alors, le récit de *Journal d'une femme insomniaque* fait état d'un rapport négatif à la féminité qui s'invite à la conscience de la narratrice comme une fatalité, une obsession, une agitation intérieure voire une obscénité. Ainsi donc, tout comme un héros tragique, la narratrice se croit seule et tente désespérément de revenir à soi, de se délivrer d'un destin tragique que l'on a voulu lui imposer. Son corps s'apparente à celui de Sisyphe car il soulève sans répit le poids des malheurs. Il est tout simplement un corps mis à l'épreuve et un lieu où s'impriment les blessures de l'âme.

4. Corps, doxa et absurdité. Un parcours transcendantal

L'espace socioculturel dans lequel évolue le personnage de *Journal d'une femme insomniaque* est un espace où le corps est représentatif d'un honneur social et d'une pureté morale. C'est un corps exogène qui est soumis à tous les déterminismes ainsi qu'aux codes religieux et symboliques. En fait, dans la société maghrébine, la femme est le supplétif de l'homme et son corps ne l'est pas moins. Cela étant, cet être annihilé évolue dans un cercle claustré, délimité symboliquement et géographiquement. Par conséquent, le corps porte les traces d'une hiérarchisation sociale et des normes iniques et irréversibles où l'homme serait le détenteur de l'échelle des valeurs et un être supérieur à la femme qui n'est qu'une subalterne. Dans ce contexte de contraintes sociales où la religion et d'autres systèmes de croyances régissent l'imaginaire collectif, le moi social façonne la vision du monde des individus, conditionne souvent le tissu relationnel et crée naturellement des tensions sociales :

Lorsque nous considérons l'individu comme membre d'une société donnée, on est obligé de tenir compte du fait que l'acteur social ne dispose pas de son corps comme il l'entend mais est obligé d'épouser les contours que la société en tant qu'ensemble d'institutions lui impose comme prix à payer pour son intégration sociale. Le statut social du corps est donc le produit de la société à laquelle appartient l'individu. (Abassi, 2006 :94)

Sur cette toile de fond, l'organisation sociale des espaces symboliques met en creux la voix de la femme au sein de la hiérarchie sociale, cimente les pratiques misogynes et détermine l'altérité féminine comme l'expression de l'opprobre, du silence, de la perte, de l'inquiétude, de l'étrangeté et de la répugnance. En effet, la narratrice de *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra dénonce fortement les attitudes obscènes ainsi que les frustrations exprimées à l'égard des femmes :

Le soir je pris un bus pour rentrer chez moi. Il était bondé. L'un des passagers essaya de me pincer les fesses. Je fis semblant de ne rien sentir. Je me suis dit nous voilà dans le vif du sujet. L'obsession sexuelle. Je savais qu'elle n'était ni une tare ni une calamité mais qu'elle était le

produit d'une situation sociale. Comme aurait dit l'oncle Saïd le concierge de la clinique. Une terrible frustration élevée au rang d'un mythe. (Boudjedra, 2012 :120)

Cette complexité de l'identité féminine et tous les discours équivoques qui se rattachent à l'expression de l'identité corporelle ne sont que le reflet d'un chaos béant à l'échelle sociétale et des lois morales venues d'un autre âge qui astreignent la femme à occuper des espaces marqués par la claustration et la privation et font d'elle un être marginal qui ne peut s'épanouir et disposer librement de son corps car son processus d'individuation est souvent entravé par le poids des tabous et des mentalités ringardes :

Foucault parle en termes de dépossession sociale du corps en ce sens que chacun des individus se trouve dépossédé de son droit de disposer de son corps à l'avantage de l'asservissement au bien public, au pouvoir social au lieu de suivre ce qu'il doit être jusqu'au cœur de lui-même, au-delà de sa peau, dans sa chair la plus profonde. (Abassi, 2006 :94)

Dans ce cadre, écrire sur la femme et/ou son corps devient le moyen le plus propice pour exercer le verbe, investir les mythes et donner naissance à l'expression d'un sursaut intime et plus profond faisant jaillir par métonymie une écriture dont la quête de mots bat en brèche la violence, l'indicible et les interdits. Dans le cas de *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra, le récit met en œuvre des situations indépassables vécues par un personnage femme du fait de l'arbitraire et des lois masculines oppressantes piégeant la narratrice dans une culpabilité insurmontable et provoquant dans son intériorité des sentiments ambivalents la tanguant tantôt dans la résilience, tantôt dans l'indignation.

Cependant, au fil de l'eau et plus en avance dans la lecture de *Journal d'une femme insomniaque* c'est une vision d'une femme combattante qui s'offre au lecteur car la narratrice fait entendre- à travers un récit où la chronologie est parfois figée et aléatoire-mettant en vitrine des souvenirs enchevêtrés- son cri contre la réification de la gent féminine et des lois obscures de sa société. À vrai dire, cette narratrice-femme met des mots sur sa crise identitaire et impose sa propre vision de la femme, de son corps et de sa sexualité. Cela dit, le récit de *Journal d'une femme insomniaque* de Rachid Boudjedra donne à voir une fiction qui reflète un héritage socioculturel sur la corporéité, une peur incommensurable de la féminité, du corps de la femme et de la sexualité :

Le corps est un produit historique où viennent s'accumuler les expériences passées, le poids de la tradition et la mémoire des strates culturelles. Même les pulsions qui semblent une donnée culturelle, immuable, sont modifiées historiquement par le développement des forces productives et l'agencement des rapports sociaux. (Abassi, 2006 :101)

C'est un récit érotique - empli d'ironie et d'hyperboles - d'une femme désenchantée affichant une circularité avérée qui dénonce poétiquement une idéologie prégnante bâtie essentiellement sur les tabous, la stigmatisation et les préjugés teintant l'esprit des habitants de sa ville que la narratrice prend délibérément pour des fous et des psychopathes :

A l'hôpital. Dans la rue. Et même dans l'autobus où un homme d'âge avancé prit l'habitude de me tirer une langue énorme. Granuleuse. Blanche. Il l'agitait d'une façon obscène. Comme un possédé. Caché derrière son journal. Je faisais semblant-à chaque fois - de ne rien voir. Sûre maintenant qu'un vent de folie avait soufflé sur les hommes de cette ville. (Boudjedra, 2012 :132)

Cette citation éclaire de plus près la capacité de la narratrice à ironiser sur toute la perversion et l'obscénité qui marquent le regard des hommes de sa ville à l'égard des femmes. Par ailleurs, outre le malheur de la féminité qui s'abat sur la narratrice de *Journal d'une femme insomniaque*, sa première expérience amoureuse lui jette du froid sur le dos car son amant lui renvoie cruellement cette image hypocrite et obscène que se fait la société d'une femme qui perd sa virginité avant le mariage. Pour mieux élucider de telles allégations, en voici un passage textuel :

Le premier amant disant-après coup les femmes honnêtes ne couchent pas avec une telle facilité...Depuis je n'ai plus le courage d'affronter la réalité odieuse et entêtée. Je n'eus plus les moyens d'aller vers les autres. Je me camouflai à l'intérieur de mon intériorité. A la recherche de mon propre noyau. De mon propre centre nodal. Mais introuvable ! (Boudjedra, 2012 :35)

Ainsi, cet acte d'amour souillé par l'obscénité de l'amant ne vient que renforcer la crise identitaire de la narratrice piégée dans les rets de la misogynie de tous les êtres qui l'entourent. Plus loin dans le roman, la narratrice théâtralise sa première expérience sexuelle la présentant en *scène de cirque* et ce, en donnant libre cours à toute une flopée verbale comme pour dire son exacerbation et minimiser son échec d'initiation au monde de femme :

Puis se planta en moi. Me décapsula. Telle une bouteille. Très vite il adopta la tactique du paraître et du faire-semblant. Il se mit en représentation. En scène. Fit des démonstrations. Comme aux jeux du cirque. Bomba le torse. S'exhiba. Se virilisa. Hennit. S'ébroua. Se prit pour un héros. Arpenta mon espace érogène de bout en bout. Fit le fier. Fanfaronna. S'ébouriffa. Se vautra. Devint nécosé et agressif. se remplit de rancune et de suffisance [...] C'est vrai que ça ne sert pas qu'à pisser [...] Le mépris me submergea. J'avais compris qu'il se comportait en vandale qui souille les femmes. Je freinai sa frénésie. J'eus un fous rire hystérique. (Boudjedra, 2012 :88-89)

En fait, la narratrice de *Journal d'une femme insomniaque* met de côté sa casquette de médecin gynécologue et se lance dans une lecture analytique des dimensions psychosociologiques qui sous-tendent les représentations inconscientes de la féminité et ce, en établissant des rapports journaliers qu'elle transmet à la direction de son hôpital sur les maladies sexuelles, les divorces et les viols fréquents exercés par les hommes sur leurs épouses, mais elle y fait également part de la vision de ses malades à l'égard de la sexualité.

En fait, le meurtre perpétré par un homme sur son épouse après l'avoir atrocement violée laisse la jeune femme médecin dénoncer les complexes libidineux de sa société suite au rapport qu'elle dresse à la direction de l'hôpital où elle exerce :

Comme si la virginité n'était pas dans ce pays une simple affaire d'anatomie de chair déchirée ou de membrane arrachée plus au moins brutalement. Mais- plutôt -une sorte de disposition spirituelle extatique à la sainteté. Photo d'autopsie donc. Visage paradoxalement serein de la jeune fille à peine pubère. Sauvagement assassinée Elle avait refusé jusqu'au bout de se laisser faire. Le mari- ne pouvant pas parvenir à ses fins s'était acharné sur le sexe lacéré à coups de couteau. (Boudjedra, 2012 :55-56)

En ce sens, *Journal d'une femme insomniaque* offre un nouveau discours sur le corps. C'est un texte labyrinthique où la mémoire olfactive et/ou sonore reconstitue le puzzle du récit mnésique d'une femme qui cherche inlassablement à trouver dans les interstices des mots des espaces de transgression à même de compenser ses carences émotionnelles dues majoritairement à une éducation sexuelle hypocrite et mal assumée. À travers le récit de son journal intime, la narratrice de *Journal d'une femme insomniaque*, se présentant comme un être marginal et absurde, cherche à capter puis à parodier les réverbérations d'une société qui met constamment des freins à l'épanouissement de la femme. À vrai dire, le seul défi à mener pour cette héroïne-narratrice à l'égard de toutes les instances qui l'enferment reste un défi poétique où le besoin de faire éclore une identité désirante se fait viscéral.

En conclusion de ce qui vient d'être avancé, on peut dire que l'esthétique de *Journal d'une femme insomniaque* s'inscrit dans l'écart et dans l'innovation, dans la transcendance et dans la transgression. Bâti sur une intrigue cristallisant un univers tragique, désordonné et conflictuel, l'agencement du récit-où l'interartalié avec le cubisme et les autres arts est manifeste - valide l'hypothèse de la déconstruction de la diégèse, de la thématique, de l'espace et du temps au profit d'une sémiosphère qui cultive le franchissement des frontières.

Par ailleurs, l'œuvre de Rachid Boudjedra laisse filtrer une géométrie spiralee. En fait, le texte qui résorbe un discours idéologique- suivant le flux d'une pensée contestataire et dénonciatrice d'un ordre aliénant où le monologue intérieur engagé par un personnage marginal se fait saisissant- tisse un récit dense et emblématique d'une souffrance extrême de l'ensemble des personnages du récit dont leurs mots ressassés, angoissants et profanateurs accompagnent une écriture qui revient à son point de départ pour livrer tout son sens. Dans ce sens, la prise de parole par la narratrice-protagoniste de *Journal d'une femme insomniaque* est un signe de prise de Pouvoir dans une atmosphère qui enseigne les lois du silence. De ce fait, c'est dans l'écriture que se logent la cohérence et la lisibilité du texte boudjedrien qui passe ingénieusement de l'écriture de l'indicible à l'écriture intertextuelle et digressive où le féminin transcende l'espace réservé exclusivement au masculin.

Références bibliographiques

- ABASSI Z. 2006. *Notion d'individu et conditionnement social du corps psychosociologie de l'Algérie contemporaine*.
- AURAIJ-J .P.2004. *Poétique Des Lieux*, Blaise-Pascal.
- Babana-Hampton S. 2008. *Réflexions littéraires sur l'espace public marocain dans l'œuvre d'Abdellatif Laâbi*, Summa Publications,INC.
- BARDECHE M-L. 1999. *Francis Ponge ou la fabrique de la répétition*.Delachaux et Niestlé, Paris.
- BARDECHE M-L. 1999. *Le principe de la répétition. Littérature et modernité*, L'Harmattan,
- BERGEZ D & Al. *Vocabulaire de l'analyse littéraire*. Cursus Armand Colin.
- BERTRAND W. 2000. *La géocritique mode d'emploi*. PULIM.
- BODER F.2000. *La phrase poétique de Blaise Cendrars*, Editions HonoréChampion,Paris.
- BOUDJEDRA R. 2012. *Journal d'une femme insomniaque*. Editions Barzakh.
- Denis Apothéloz,Bernard. 7-9 juin 2006. *Les linguistes du détachement :acte du colloques international de Nancy*.
- DERRINGTON E Prak. mis en ligne le 25 septembre 2014. « Anaphore, épiphore & Co. La répétition réticulaire », paru dans *Figures du discours et contextualisation, Actes du colloque, Anaphore, épiphore & Co. La répétition réticulaire*, mis en ligne le 25 septembre 2014, URL : <http://revel.unice.fr/symposia/figuresetcontextualisation/index.html?id=1505>.
- DESTRUEL Ph. 2000. *Louis Ferdinand Céline, L'écriture en conflit*. Nathan.
- DHRAYEF W. *De l'ordre du désordre dans l'écriture bilingue de Rachid Boudjedra, Actes du 15^{ème} et 16^{ème} colloques de la SESDE*, Université de Sousse,2011-2012.
- HAYAT P. 2007. « La subjectivité à l'épreuve de l'hyperbole. Approche de la méthode de Lévinas » in *Revue des sciences Philosophiques et théologiques*(Tome 91).
- HOMOURGER J. 2012. *Le travail du négatif dans l'œuvre romanesque de Réjean Ducharme*. Thèse de doctorat sous la direction de Beida Chikhi. ,Université ParisIV Sorbone.
- KLEIBERT G. 1990. *La sémantique du prototype Catégories et sens lexical*. Presses Universitaires de France. Paris.
- Le BOZE Y. 2002. « L'hypotypose un essai de définition formelle ». in *L'information grammaticale*.
- MICHARD A. 2010. *Claude Simon La question du lieu*. L'Harmattan,
- MICHEL M. 2007. *La philosophie du corps*. ,Presses Universitaires de France. Paris.
- MOESCHELLER J & REBOUL A.1994. *Dictionnaire encyclopédique de la pragmatique*. Seuil.
- Nowotna M. 2003. *Le sujet, Son Lieu, son temps, Sémiotique et traduction littéraire*. Editions Peeters Leuven Paris-Louvain.
- PHILBERT M. 2002. *Dictionnaire des Mythologies*. Maxi -Livres.
- POP L. 2002. *Espaces discursifs Pour une représentation des hétérogénéités discursives*, Editions Peeters.
- SUSINI-ANASTOPOULOS F. 1997. *L'écriture fragmentaire Définitions et enjeux*, PUF.
- ZANOAGA C. 2012. *Nathalie Sarraute et le double : un dialogue avec Fiodor Dostoïevski*. Thèse de doctorat sous la direction de Joëlle Gleize. Université de Provence.